

MACHIN & MACHINE

« La littérature et notamment la poésie contemporaine demande un véritable effort au lecteur »

À l'occasion du vingtième anniversaire de la Collection La main courante,
entretien avec Pierre Courtaud, auteur et éditeur à La Souterraine (23).

Photo : © Olivier Thuillias.



Olivier Thuillias pour *Machin à feuilles* :
pourquoi ce nom « La main courante » ?

Pierre Courtaud : Lorsque j'ai voulu fonder une maison d'édition, le problème du titre s'est rapidement posé. En relisant un de mes premiers recueil de poèmes qui s'appelle *L'Aube isocèle* (Éditions José Millas-Martin, 1980, Prix Jeune-poésie François-Villon 1980), je trouvais une allusion à une « main courante ». C'est en fait un gros cube en fer qui était présent dans un petit jardin de La Souterraine et qui était utilisé pour attacher les bestiaux. Je jouais souvent dans ce jardin lorsque j'étais enfant. C'était une main courante vraiment imposante, d'autant plus pour le petit garçon que j'étais. J'arrivais juste à la hauteur de cette masse de ferraille qui avait un goût de rouille assez prononcé. C'est elle qui a donné son nom à ma maison d'édition. Il est vrai que dans ce choix du titre la main courante, il y a la mémoire de l'enfance et des sentiments liés à elle mais je trouvais aussi tout simplement que ce titre sonnait bien. Et puis la main courante, c'est aussi ce sur quoi on pose la main et le long duquel on peut voyager. C'est une recherche, un « aller vers » et non pas un retour.

MAF : Comment La main courante se situe-t-elle dans le paysage poétique français ? Quelle politique éditoriale avez-vous choisie ?

Pierre Courtaud : J'aimerais que *La main courante* participe à la recherche et à l'évolution de la création littéraire de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e. En cela, je dis souvent que La main courante participe à des exercices et à des techniques de pointe.

MAF : La forme primerait alors sur le fond ?

Pierre Courtaud : Le fond et la forme sont indissociables.

La main courante, ce n'est pas que de la forme pure. Beaucoup de ceux que je publie ont une grande sensibilité qui transparaît dans leurs textes. Il faut simplement savoir les lire. Il faut apprendre à lire un texte contemporain et ne pas vouloir que le sens, la sensibilité ou l'émotion sautent aux yeux immédiatement. La littérature et notamment la poésie contemporaine demande un véritable effort au lecteur. À mon avis, la poésie lyrique qui revient en force à l'heure actuelle est une catastrophe pour la littérature. La main courante n'est pas une forme abstraite mais c'est une recherche de forme avec un contenu qui doit avoir du poids et du vécu.

MAF : Après vingt années d'existence et 120 titres publiés comment vit La main courante ?

Pierre Courtaud : Vous savez, rien n'est acquis définitivement, mon combat est « une création continue », il faut défendre chaque livre, se battre pour être en librairie, malgré la reconnaissance de longue date de mon travail. Le choix du tirage est aussi un casse-tête sans fin : je sais pertinemment que certains livres ne se vendront pas, mais je me dis que ces livres doivent exister, c'est le cas en particulier des livres d'Huguette Champroux. Gallimard ou P.O.L. ne publient pas Huguette Champroux même s'ils pensent que c'est bon : on ne publie pas si on ne vend pas. Les petits éditeurs existent aussi pour cela : pour que ce qui ne se vend pas puisse tout de même exister : c'est la littérature contemporaine qui y gagne. Je publie trois à quatre ouvrages par an, avec en plus un numéro annuel de la revue « Littérature en Marche ». Le tirage pour chaque livre se situe entre 250 et 500 exemplaires si je mets à part le livre de John Cage (Je n'ai jamais écouté aucun son sans l'aimer : le seul problème avec les sons, c'est la musique, traduit de l'anglais par Daniel Charles, Collection *La main courante*, 1994) qui doit en être à deux mille exemplaires vendus.

MAF : Comment fonctionne la diffusion et la distribution des ouvrages ?

Pierre Courtaud : La main courante a un diffuseur à Paris qui prend les

commandes et les rendez-vous auprès des libraires parisiens. J'assume moi-même toute la distribution des ouvrages. J'ai aussi un principe auquel je tiens beaucoup : je ne fais pas de dépôt des ouvrages en librairie, je ne prends que les commandes fermes. Je dois dire que pour la plupart de mes ouvrages, les libraires achètent peu, ils préfèrent commander à l'unité en fonction des demandes des clients : la règle du « flux tendu » s'applique aussi pour les livres ! L'évolution de La main courante va plutôt aux ouvrages un peu plus épais. Au début, je publiais surtout de petites plaquettes très belles sur « vergé conqueror », j'ai depuis augmenté la pagination : le texte que je publie en 2004, *Le Voyage d'Orient* d'Alain Anseew fera 112 pages, c'est bien sûr une mise de fonds plus importante. Ce qui compte pour moi, c'est que je puisse autofinancer La main courante en gardant ma ligne éditoriale très pointue. La littérature contemporaine de recherche ne peut exister que grâce à des maisons comme la mienne, les grandes maisons parisiennes savent d'ailleurs bien cela : elles ne prennent plus de risque. Quand je publie un livre, j'ai vraiment envie qu'il existe, je me dis qu'il va apporter quelque chose à la recherche et à la réflexion sur la littérature contemporaine. C'est le plus important pour moi, que ce livre existe. Qu'il se vende ou pas, c'est secondaire. Je ne pourrai jamais publier en fonction des ventes, je n'ai jamais fait cela. C'était ma ligne de conduite dès le début, c'est ce qui a aussi contribué à la reconnaissance dont je dispose dans ce milieu.

MAF : Vous ne vous sentez pas une âme de pédagogue, de professeur. Vous n'avez au fond pas très envie d'aller expliquer aux gens pourquoi le travail de La main courante serait nécessaire et de qualité...

Pierre Courtaud : ...oui, tout à fait : je déteste expliquer ce que je fais. Il n'y avait juste là pas de quatrième de couverture sur les livres que je publiais, et j'y tenais. Mais j'ai dû finalement m'y résoudre à la demande de mon diffuseur et des libraires. Je le fais à contre-cœur : je n'ai pas à expliciter mes choix, au bout de vingt années d'édition, ceux qui doivent me connaître me connaissent.



ALCOL - Centre régional du livre en Limousin reçoit le soutien de l'État — ministère de la Culture et de la Communication —, Direction régionale des affaires culturelles du Limousin, et du Conseil régional du Limousin.